

commencements ; voici de nouveaux détails qui vous prouveront que la divine Providence ne les a pas oubliés non plus et que S. François est bien avec nous dans ce poste avancé de ses soldats.

Et d'abord la transformation est grande par ici. Il y a neuf mois, c'était la forêt vierge : maintenant la hache de nos hardis bûcherons a ouvert de vastes clairières où se sont établies trente-huit familles. Car la solitude disparaît avec la forêt un peu tous les jours. Au commencement, mon plus proche voisin était à quatre milles, maintenant je voisine à la distance de vingt acres. Qu'il fait bon le soir, d'apercevoir parmi les taillis, les lampes de trois ou quatre voisins là où se trouvaient naguère les fourrés les plus épais !

Nous avons eu le bonheur d'avoir notre seconde messe le 11 décembre dernier. Ah ! si vous saviez comme on prie, comme on chante, comme on communie, comme on pleure de joie en recevant la visite du Bon Maître dans notre désert. Une messe est pour nous une fête dont vous ne pourriez vous faire une idée. Pour cathédrale nous n'avons encore qu'une chaumière, mais nous avons un chœur de chant à rendre jalouses les plus célèbres maîtrises. Nos trente-sept bûcherons y mettent toute leur âme, et je défie leurs auditeurs de pouvoir retenir leurs larmes dans ces fêtes. Tous les jours, au son de la trompe, après les travaux, la jeune colonie se réunit dans la chapelle provisoire. Les mains se reposent de la cognée en égrenant le chapelet. En vrais tertiaires nous faisons ensuite la prière du soir, l'examen de conscience, et même un brin de méditation. Désormais, nous sommes assurés d'un service religieux régulier. Les Révérends Pères de Nominingue nous ont promis la messe tous les mois. Comme le bon Dieu est bon !

Je vous disais que Notre Père S. François est avec nous. En voici une preuve que je puis attester avec quatre témoins. J'ai peut-être même trop tardé à vous signaler le fait pour le livrer, si cela vous plaît, à la connaissance du public.

Dans le courant de septembre dernier, je travaillais au chemin qui aujourd'hui nous relie aux grands centres, je quittais ma maison le lundi pour n'y rentrer que le samedi suivant. Un jour, ma femme m'annonça que mon Aldéric se mourait de la fièvre. L'enfant, âgé de six ans, agonisait positivement. Vers les dix heures, les convulsions s'emparaient de lui, et pour